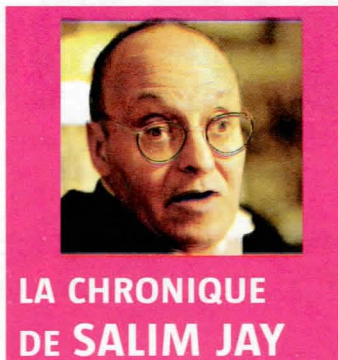


Fatima El Ayoubi à la conquête de l'écrit

Le Soir
11/4/2011

Il faut avoir assisté à une présentation publique de son premier livre *Prière à la lune* (éditions Bachari, 2006) par Fatima El Ayoubi pour se faire une idée précise de son charisme.

Voici que cette dame dont le charme est patent publie un deuxième ouvrage intitulé bravement *Enfin, je peux marcher seule* (éditions Bachari, 2010). Si modeste que soit la force de frappe de son petit éditeur parisien, le portrait de cette femme-courage avait été dressé avec une sorte d'enthousiasme sur une pleine page du quotidien *Le Monde*, un sort très rarement accordé à des auteurs même éminents qui publient chez de puissants éditeurs. Fatima El Ayoubi, ayant gagné sa vie comme «technicienne de surface» se racontait «*le torchon dans une main, le crayon dans l'autre*». Épouse malheureuse, mère décidée à élever ses enfants coûte que coûte, Fatima se racontait avec une franchise intrépide et douce. Elle posait une question que nul lecteur ne saurait lire avec indifférence : «*Avais-je le droit de vivre mon humanité ou devais-je vivre comme un animal ?* » Cette autobiographie par fragments, divulguée sans masque, valait témoignage de persévérance et de dignité. La lutte contre la mélancolie, la passion de l'effort, la volonté d'apprendre, c'est ainsi que Fatima El Ayoubi émergea du chaos des difficultés affrontées au cours d'une existence



éclairée par le goût du beau.

Il n'est pas surprenant que le petit ouvrage récemment paru sous le titre *Enfin, je peux marcher seule*, nous évoque parfois le ton, entre confiance solaire et inquiétude crépusculaire, de certains moralistes et, plus particulièrement, la tentation oraculaire que l'on connaît à Khalil Gibran, ce poète de l'exil et du ressourcement, de la constance et de la divagation, pour lequel l'amour n'est nulle part s'il n'est partout. Bien sûr, Fatima El Ayoubi, dont le récit *Enfin, je peux marcher seule* est traduit de l'arabe par Laurence Joly, est restée profondément marocaine après plusieurs dizaines d'années passées en France où elle réside encore, aujourd'hui à la retraite et inscrite à l'Université Paris Xe à Nanterre où elle prépare un diplôme d'accès aux études universitaires, étape non négligeable dans sa lutte émancipatrice.

Il y a un traumatisme inaugural que raconte Fatima : «*Lorsque j'ai eu six ans, une*

de mes tantes qui ne pouvait avoir d'enfant m'a emmenée chez elle. J'y suis restée durant cinq ans. Lorsque j'ai eu onze ans, j'ai appris comment défendre ma liberté et imposer mon choix de revenir chez mes parents».

Fatima El Ayoubi est une rêveuse lucide et déterminée qui affirme : «*La femme est toujours en exil. Elle quitte d'abord le ventre de sa mère pour celui de la vie, puis sa ville natale pour sa ville de cœur, elle abandonne ses aspirations pour épouser celles de son mari, elle troque ses rêves contre ceux de ses enfants, elle ne cesse de chercher comment se positionner sur la scène, elle pense toujours à sa place dans ce monde*».

Ce n'est en effet pas seulement «*une chambre à soi*», ainsi que réclamait Virginia Woolf, mais «*une place dans ce monde*» que veut conquérir Fatima El Ayoubi. Le secret du bonheur, c'est pour Fatima la capacité à renouer avec l'enfant intérieur : «*Cette petite fille tapie là-bas était fâchée, elle se sentait injustement traitée, on lui avait pris quelque chose qu'elle aimait et sans laquelle elle n'était rien, on lui avait arraché le mot, on l'avait privée de lumière et de liberté, on l'avait empêchée d'exprimer sa pensée et ses sentiments*».

Lorsqu'elle chantait, on la faisait taire, lorsqu'elle parlait aussi. On lui avait enlevé le mot dont elle avait com-

mencé à apprendre l'écriture et qu'elle avait commencé à déchiffrer. Même le mot qui était le remède de toutes les souffrances, le mot apaise et guérit, qu'il soit prononcé, écrit ou chanté, elle n'y avait pas droit». Mais les droits s'arrachent à force de conviction, de volonté, de courage.

C'est tout cela qui fait le prix des confidences et de l'espoir que recueillent les deux petits livres de Fatima El Ayoubi. On y entend la parole habituellement interdite de propagation de celles que les contraintes et les manques assujettissent et rendent apparemment muettes. Fatima El Ayoubi parle des hommes, des femmes, des enfants et des livres avec une franchise qu'on aurait tort de prendre pour de la naïveté. Elle essaie de se rapprocher et de nous rapprocher d'une vérité insaisissable et cependant commune. A l'écoute d'un chant intérieur, tantôt inquiète, tantôt fascinée par le spectacle du monde, elle déchiffre passionnément les signes qui la mènent à une reconstruction intérieure dont l'exemple nous rappelle que nous sommes tous faits de bric et de broc et qu'il nous faut abattre un mur intérieur, visible ou invisible, qui nous sépare un peu ou beaucoup, des autres et de nous-mêmes. Comme vous pouvez le voir, la prose de Fatima El Ayoubi a quelque chose de contagieux ! ♦